

La traduction au quotidien et l'impact de l'anglais ambiant sur le lexique des jeunes Franco-Manitobains : interférence ou alternance codique ?

Liliane Rodriguez

Volume 22, Number 2, 2010

La traduction à l'ère de la mondialisation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1009124ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1009124ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rodriguez, L. (2010). La traduction au quotidien et l'impact de l'anglais ambiant sur le lexique des jeunes Franco-Manitobains : interférence ou alternance codique ? *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 22(2), 221–234. <https://doi.org/10.7202/1009124ar>

Article abstract

In bilingual areas of Canada, translation is a way of life. A day without translation, whether while reading or while speaking, is rare indeed. The need to translate can arise at any time and affects all ages. This phenomenon can be measured through lexicometry—the statistical analysis of discourse—as demonstrated in this article, based on excerpts of Gabrielle Roy's writings and on *lexical availability indices* calculated using data from fieldwork with young Franco-Manitobans. In this article, we identify three translation practices that occur daily. The first of these is translation *qua* translation, which occurs in discourse when a word in one language is immediately followed by its translation in the other, in the same sentence. The translation thus takes on (or introduces) the function of a metalinguistic remark. The second everyday translation practice is *partial translation*: the English word is only partially translated into French. This gives rise to hybrid words, or anglicisms. The third, *silent translating*, is linked to alternating between languages (*code-switching*), a practice whereby speakers shift from one language to the other within a single sentence. We will see how these practices are observable in the writings of Gabrielle Roy as well as in the *available* vocabulary of our 336 young informants.

La traduction au quotidien et l'impact de l'anglais ambiant sur le lexique des jeunes Franco- Manitobains: interférence ou alternance codique?

Liliane RODRIGUEZ
University of Winnipeg

RÉSUMÉ

Au Canada, en milieu bilingue, la traduction est un mode de vie: on y échappe rarement au cours d'une journée, que ce soit par la lecture ou par la parole. Cela se produit à tout moment, et à tout âge. Ce phénomène peut se mesurer par la statistique lexicale, comme le démontre cet article, fondé sur des extraits de textes de Gabrielle Roy et sur des indices de «disponibilité lexicale», calculés sur les données d'une enquête auprès de jeunes Franco-Manitobains. Nous dégagerons trois pratiques traductives quotidiennes. La première consiste en *traduction proprement dite*: elle a lieu dans le discours, quand un mot en une langue est aussitôt suivi de sa traduction, dans la même phrase, prenant (ou introduisant) la fonction de commentaire métalinguistique. La deuxième est la *traduction partielle*: le mot anglais n'est traduit qu'en partie, ce qui donne lieu à des mots hybrides, des anglicismes. La troisième, *traduction mentale*, est liée à l'alternance des langues (ou *alternance codique* où le locuteur passe d'une langue à l'autre dans le cadre d'un même énoncé). Nous verrons que ces trois pratiques sont observables dans les textes de Roy, tout comme dans le vocabulaire *disponible* des 336 témoins de l'enquête.

ABSTRACT

In bilingual areas of Canada, translation is a way of life. A day without translation, whether while reading or while speaking, is rare indeed. The need to translate can arise at any time and affects all ages. This phenomenon

can be measured through lexicometry—the statistical analysis of discourse—as demonstrated in this article, based on excerpts of Gabrielle Roy's writings and on *lexical availability indices* calculated using data from fieldwork with young Franco-Manitobans. In this article, we identify three translation practices that occur daily. The first of these is translation *qua* translation, which occurs in discourse when a word in one language is immediately followed by its translation in the other, in the same sentence. The translation thus takes on (or introduces) the function of a metalinguistic remark. The second everyday translation practice is *partial translation*: the English word is only partially translated into French. This gives rise to hybrid words, or anglicisms. The third, *silent translating*, is linked to alternating between languages (*code-switching*), a practice whereby speakers shift from one language to the other within a single sentence. We will see how these practices are observable in the writings of Gabrielle Roy as well as in the *available* vocabulary of our 336 young informants.

Nous prendrons comme point de départ la relation entre le bilinguisme d'un lieu et le développement de formes diverses de traduction dans les pratiques langagières des habitants de ce lieu. Puis, nous analyserons trois de ces pratiques langagières dans le discours. Enfin, nous nous demanderons si ces pratiques discursives individuelles ont un impact sur le lexique collectif des jeunes Franco-Manitobains, autrement dit si la *traduction au quotidien* dans la parole entraîne des changements dans la langue.

BILINGUISME ET TRADUCTION

La propagation de l'anglais comme langue de la mondialisation a pour corollaire le développement du bilinguisme. Au fur et à mesure que de plus en plus de relations à grande échelle ont lieu en anglais (échanges commerciaux et économiques, immigration, Internet), le monde devient bilingue. Quand ces nouveaux locuteurs de l'anglais restent dans leur pays, ils conservent bien sûr leur langue ancestrale. L'anglais, pour ceux-ci, n'est qu'une langue véhiculaire, professionnelle, ou de recherche d'information. S'ils émigrent en pays anglophone, ces nouveaux locuteurs de l'anglais

deviennent des allophones de l'anglais et gardent également leur langue ancestrale, généralement pendant deux générations. D'autre part, de nombreuses régions du monde étaient déjà multilingues avant l'expansion de l'anglais. Pour toutes ces raisons, nous sommes, à la fin de la première décennie du XXI^e siècle, devant un fait accompli: environ 40 % de la population mondiale est bilingue.

Revenons à notre petit coin de la planète qu'est le Manitoba, dont la population compte aussi 40 % de bilingues. Avant son entrée dans la Confédération canadienne, en 1870, marquée par la reconnaissance constitutionnelle de ses deux langues officielles, le français et l'anglais, la région était déjà multilingue. Au cri et au saulteux (pour ne citer que deux des langues amérindiennes qui se pratiquaient dans la future province) s'adjoignirent, au XVIII^e siècle, le français, puis l'anglais, et, plus récemment, d'autres langues liées à l'immigration, comme l'ukrainien, le portugais ou l'allemand. Carrefour linguistique, le Manitoba est donc aussi un creuset du bilinguisme.

Or, la cohabitation de deux langues sur un même territoire (dits *adstrats*) conduit inévitablement à une pratique de la traduction, et ce, d'autant plus quand l'une des deux langues est à la fois langue de la mondialisation *et* langue dominante dans une province bilingue. Au Manitoba, les situations de communication en deux langues sont si fréquentes et si variées qu'elles entraînent une spontanéité langagière ou, au contraire, un choix hésitant, ou encore délibéré, entre deux langues qui viennent doubler le bilinguisme dit *officiel*. Comme le français est ici langue minoritaire, en nombre sinon en droit, ses locuteurs ne peuvent échapper à l'anglais ambiant. Dans les milieux du travail, de la santé, des loisirs, dans l'autobus, il y a toujours quelqu'un qui s'exprimera en anglais. Même en faisant abstraction des médias anglophones prédominants (auxquels on peut préférer les médias francophones disponibles), de simples situations quotidiennes exposent à la langue majoritaire.

En milieu urbain, le regard se pose sur des affiches libellées en anglais. En conduisant en ville, dans l'autobus ou en traversant un magasin, on aperçoit au passage, des pancartes ou des messages publicitaires comme: *open, closed, for lease or for sale, medical clinic, chapel, fashion*, etc. Nous sommes ainsi constamment sollicités par l'anglais ambiant, car ces messages

entamment un certain dialogue en langue majoritaire et laissent des traces dans la mémoire visuelle, ou engagent à la traduction mentale ou partagée.

Cette situation linguistique est source de ce que nous pouvons appeler la *traduction au quotidien*. Caractéristique des milieux bilingues, la traduction au quotidien se manifeste par plusieurs pratiques langagières. Nous nous arrêterons sur trois pratiques principales: la *traduction proprement dite*, d'une langue à une autre; la *traduction partielle* produisant une *interférence* entre les deux langues; et la *traduction silencieuse*, ou absente, dans l'*alternance* d'une langue à l'autre à l'intérieur d'un même échange verbal. Cette réflexion sur la traduction au quotidien conduit à se demander ce qui, dans ces trois pratiques langagières, appartient au discours et ce qui appartient à la langue: est-ce que la présence quotidienne dominante de l'anglais finit par entamer la présence du français?

LES TROIS FORMES DE LA TRADUCTION AU QUOTIDIEN DANS LE DISCOURS

Nous traiterons d'abord de ces trois pratiques de la traduction au quotidien au niveau du discours, en prenant des exemples représentatifs dans le récit autobiographique de Gabrielle Roy, *La Petite Poule d'Eau* (Roy, 1980). Ce texte met en scène la réalité linguistique du Manitoba en incluant des échanges discursifs semblables à ceux dont nous sommes tous les jours témoins.

La première pratique langagière, la *traduction proprement dite*, est présente dans ce récit. Le tout début du livre en offre un exemple: le petit village de Portage-des-Prés, est «à trente-deux milles, par un mauvais *trail* raboteux, du chemin de fer aboutissant à Rorketon» (Roy, 1980, p. 11). Le mot anglais est en italique dans le texte, et il est employé par la narratrice elle-même, et non par un personnage. Quelques lignes plus loin, sa traduction apparaît, complètement intégrée au récit: «la piste venant de Rorketon» (Roy, 1980, p. 11).

Dans ce doublet *trail*-piste, où les deux éléments sont à peine séparés de quelques lignes, s'inscrit tout un programme de communication verbale en milieu bilingue: l'emploi spontané d'un mot courant de la langue dominante, et dont la

traduction en langue minoritaire suit dans le texte. Remarquons que l'italique souligne la forme exogène du mot. Dans la langue écrite, l'italique correspond, dans la langue orale, à une prononciation anglaise du mot, sans intégration phonologique au français. Sur le plan de l'écriture (donc toujours sur le plan du discours, mais discours à la puissance deux), ce doublet montre la volonté de la romancière d'inclure dans son récit un échantillon de la réalité linguistique manitobaine: l'anglais et le français, dans leur face-à-face discursif quotidien, et avec la traduction qui les relie.

Cet exemple de doublet est représentatif de nombreuses conversations en contexte bilingue, où un locuteur insère un mot anglais dans un échange en français, et emploiera peu après le mot français qui traduit ce mot anglais. Ou bien, c'est l'interlocuteur qui introduit la traduction française dans la suite de la conversation. Quelquefois, cette pratique langagière de la traduction s'accompagne de remarques métalinguistiques, de petites phrases du type «comment dit-on ça en français», «comme on dit en anglais», «c'est quoi, en français?», ou avec le marqueur discursif «là»: «comme on dit en anglais, là», etc. (Ce «là» est chargé d'une conscience linguistique souvent négative). Les échanges verbaux sont ainsi ponctués de petits *a parte* métalinguistiques qui mettent au jour un processus de traduction sous-jacent et intermittent.

Passons maintenant à une deuxième pratique langagière, celle de la *traduction partielle*, où seule une partie du signe est traduite, soit le signifiant, soit le signifié, voire un fragment de l'un ou de l'autre. La traduction partielle compte aussi la *traduction littérale* des expressions idiomatiques, ou de syntagmes phraséologiques de n'importe quelle longueur. Dans la traduction partielle, le processus de traduction est engagé, mais il n'aboutit pas. Il se manifeste par des formes hybrides morphologiquement, syntaxiquement ou sémantiquement. Ce sont des formes d'*interférence* entre les deux langues, que l'on appelle couramment anglicismes et, plus génériquement, *adstratismes* (c'est-à-dire des formes issues du contact entre deux langues).

Dans le même texte de Gabrielle Roy, les personnages (et non la narratrice) illustrent aussi cette deuxième pratique: l'emploi de formes partiellement traduites de l'anglais,

incomplètes ou hybrides dans leur forme ou leur sens. Par exemple, le personnage de la mère, Luzina Tousignant, pense à propos de l'institutrice, que «À sa manière, Miss O'Rorke laissait sa marque dans l'île» (Roy, 1980, p. 106). Ici, «laisser sa marque» est un anglicisme syntagmatique, autrement dit un syntagme phraséologique traduit littéralement de l'anglais *to leave one's mark*, qui signifie «laisser son empreinte». Dans le texte, cette interférence n'est pas mise en italique et, cette fois, la traduction proprement dite ne nous est pas offerte plus loin, par une reprise de la même idée, mais en français. Ce type de traduction partielle (ou littérale) signale une lacune lexicale chez le personnage qui l'emploie. Comme dans l'exemple des doublets, la romancière met en scène un personnage avec sa réalité linguistique; cette fois, c'est la pratique langagière de la traduction partielle, elle aussi présente dans la conversation.

Dans la troisième pratique langagière, *l'alternance* entre les deux langues à l'intérieur d'une même phrase ou d'un même échange verbal, le locuteur inclut, dans ses phrases en une langue, des mots ou des membres de phrases en une autre langue. Ce type d'interaction en deux langues a été qualifié d'*alternance codique* par Roman Jakobson:

À côté de l'encodage et du décodage, la procédure du recodage aussi, le passage d'un code à l'autre (code switching), bref les aspects variés de la traduction, commencent à préoccuper sérieusement les linguistes et les théoriciens de la communication [...] (Jakobson, 1963, p. 95)

On remarque que Jakobson classe déjà l'alternance codique parmi les formes de la traduction. Ce mode de communication, fréquent en milieu bilingue, a été étudié par Shana Poplack dans un article de sociolinguistique intitulé «Sometimes I'll start a sentence in English y termino en Español: Toward a typology of code-switching» (Poplack, 1982). Nous n'avons pas le temps de décrire tout ce qui motive l'alternance codique, mais disons qu'elle signale que ceux qui la pratiquent tiennent pour acquis le bilinguisme de leurs interlocuteurs. Elle n'indique pas nécessairement une lacune de la langue, ni une lacune chez les locuteurs. Autrement dit, placés en milieu unilingue, ces mêmes locuteurs seraient capables de converser en une seule langue. Valéry Larbaud, par exemple, était très

amateur d'alternance codique, dans certaines de ses œuvres et dans sa correspondance, notamment avec James Joyce.

Dans le récit de Gabrielle Roy, cette pratique est illustrée par le personnage du père Tousignant, Hippolyte, quand il annonce qu'il a fabriqué pour l'école «deux pupitres de *spare*» (Roy, 1980, p. 59). Le mot est en italique, et il signifie «de plus» ou «supplémentaire» (Hippolyte «a fabriqué deux pupitres de plus»). Le personnage a inclus un mot anglais dans sa phrase, sans perturber la syntaxe du français. Ne doutons pas qu'Hippolyte ne connaisse les mots «plus» ou «supplémentaire», mais le mot anglais *spare* lui est venu en premier à l'esprit, et il n'a pas hésité une seconde à s'en servir, sachant que ses interlocuteurs le comprendraient, le *traduiraient mentalement* ou, pour certains, se passeraient totalement de traduction. Tout comme dans le cas de l'interférence, aucune traduction ne sera fournie, plus loin dans le texte, par une reprise en français de la même idée. Comme pour l'interférence aussi, l'alternance codique est pratiquée par des personnages, plutôt que par la narratrice. Enfin, comme la traduction proprement dite et l'interférence, l'alternance codique se manifeste couramment dans la conversation au Manitoba.

Les exemples que nous venons de commenter illustrent donc trois pratiques du processus de la traduction au quotidien, telles qu'elles se manifestent dans le discours des locuteurs, dans la parole et dans l'écriture. Mais, est-ce que ces pratiques, traduction proprement dite, traduction partielle (sous forme d'interférence) et alternance codique laissent aussi leur empreinte respective dans la langue, en particulier dans le lexique des jeunes? Et comment le savoir?

L'IMPACT DE L'ANGLAIS AMBIANT SUR LE LEXIQUE DES JEUNES AU MANITOBA

La traduction au quotidien laisse des traces dans le lexique des jeunes Franco-Manitobains. Par l'analyse lexicométrique, j'ai pu identifier ces trois mêmes pratiques langagières dans les corpus de français disponible, fondés sur mes enquêtes lexicales auprès de jeunes Manitobains.

J'ouvre une brève parenthèse méthodologique pour résumer l'origine de ces corpus. Ils proviennent de trois enquêtes de terrain que j'ai réalisées au Manitoba en 1990-1991,

en 1993 et de 2004 à 2006. Ce sont des enquêtes de *disponibilité*, c'est-à-dire visant la recherche systématique du vocabulaire actif d'un groupe de locuteurs. Il s'agit du vocabulaire courant, utile, fréquemment utilisé pour s'exprimer sur des sujets du quotidien. Rappelons qu'un *mot disponible* est «un mot qui, sans être particulièrement fréquent, est cependant toujours prêt à être employé et se manifeste immédiatement et naturellement à l'esprit au moment où l'on en a besoin» (Michéa, 1950, p. 188-189; 1953, p. 340). Comme il se doit pour le concept de *disponibilité*, les données lexicales ont été recueillies parmi des jeunes de 9 à 13 ans, élèves d'écoles françaises et d'immersion, dont le vocabulaire n'a pas encore été influencé par divers facteurs. Les jeunes témoins donnent leurs mots individuellement, de manière spontanée, et sans aide. Ces données couvrent seize champs lexicaux d'intérêt fondamental pour les jeunes (les vêtements, l'école, les métiers, etc.). Ces champs lexicaux sont justement nommés *centres d'intérêt*. J'ai ensuite traité tous les mots recueillis, saisis informatiquement, lemmatisés et indexés de plusieurs critères linguistiques et sociolinguistiques. Ce long processus a abouti à la construction du corpus lexicométrique, la lexicométrie étant l'étude statistique du langage. Un corpus lexicométrique se compose, par exemple, de listes de mots, rangés par ordre décroissant, selon leur indice de disponibilité qui mesure la vitalité du français chez ces jeunes témoins.

Mon enquête de 1990-1991 a été réalisée dans neuf écoles manitobaines, auprès de 344 témoins. Une fois traités, les 131 144 mots recueillis composent un corpus lexicométrique de 19 250 mots différents (Rodriguez, 2006, p. 205-519). Le corpus permet de faire la description quantitative du lexique en usage au Manitoba. Cette description inclut la disponibilité globale des mots pour l'ensemble des locuteurs et leur disponibilité fractionnée selon un ou plusieurs des critères sociolinguistiques introduits dans la saisie informatique. Nous avons identifié, dans le corpus, les composantes qualitatives du lexique: français transnational (tronc commun de la langue en usage en France et dans la francophonie), néologismes canadiens, amérindianismes, archaïsmes, dialectalismes, anglicismes. Ces types de mots étant balisés, le corpus des indices lexicométriques permet de calculer leurs proportions respectives.

C'est ce corpus lexicométrique de 19 250 mots qui fournit les exemples que nous allons commenter. Comme le total élevé des données (l'occurrence) et le nombre des témoins de l'enquête sont élevés, les indices lexicométriques obtenus sont stables et fiables, statistiquement représentatifs de la langue en usage, ou du discours des témoins.

Revenons donc aux trois pratiques de traduction au quotidien que nous avons vues à l'œuvre dans le discours, pour rechercher leurs équivalents respectifs dans la masse lexicale du corpus. En fait, elles ont leurs équivalents dans les seize champs lexicaux. Je prendrai en exemple le champ lexical n° 1, «les parties du corps», qui présente peu de dispersion (la dispersion est la proportion de mots, cités par les témoins dans un centre d'intérêt, mais sans lien sémantique avec ce centre d'intérêt).

Voyons d'abord comment la pratique langagière de la *traduction proprement dite* se reflète dans le lexique disponible, et quelle en est son importance quantitative.

Avec 336 témoins participant à l'enquête, ce centre d'intérêt a produit une occurrence (un total) de 9 220 mots, donnant 392 mots différents. Parmi ces 392 mots, 249 sont des mots français, soit 63,5 % du corpus, et 143 mots sont des anglicismes, soit 36,5 % du corpus de ce champ lexical. Parmi les 336 témoins, 169 ont produit au moins un anglicisme, soit 50 %. La moyenne de mots par témoin est de 27, incluant 4 anglicismes, soit 14,8 % de la production individuelle.

Les 143 anglicismes relevés dans ce champ lexical sont de divers types (dont nous ne ferons pas la liste exhaustive ici). Ce qui nous intéressera d'abord, ce sont les mots anglais. La question est d'évaluer le nombre de mots anglais qui ont leur équivalent français dans le même corpus (celui du centre d'intérêt n° 1).

Sur les 249 mots français du corpus, il y a 102 mots qui ont un équivalent anglais cité, soit 41 % du corpus, et 147 mots qui n'en n'ont pas, soit 59 % du corpus.

Le mot «nez», par exemple, figure au premier rang, avec un indice de disponibilité de 94,3 %, et il a son équivalent anglais *nose*, au rang 330, avec un indice de disponibilité minimale de 0,3 %.

Le mot «poignet», au rang 39, avec un indice de disponibilité élevé de 19,6 %, a son équivalent anglais *wrist*, au rang 56, avec une disponibilité moyenne de 8 %.

Le mot «cheville», au rang 37 avec 21,4 % de disponibilité, a son équivalent anglais *ankle* au rang 57, avec 8 % de disponibilité.

Le mot «coude», par exemple, au rang 24 avec un indice de disponibilité élevé de 43,8 %, a son équivalent anglais *elbow* au rang 80, avec un indice de disponibilité faible de 3,9 %.

Par contre, la plupart des 147 mots français sans équivalent anglais dans le corpus ont un indice de disponibilité élevé. Ce sont des mots comme «bouche», au rang 3, avec de 90,5 %, sans équivalent anglais dans ce centre d'intérêt.

Le champ lexical n° 1 contient donc 143 anglicismes dont 115 sont des mots anglais, soit 80,5 % d'entre eux; et 28 sont des hybrides morphologiques ou sémantiques, soit 19,5 % d'entre eux.

Parmi les 115 mots anglais, 99 sont traduits en français dans le corpus, soit 86 % d'entre eux. Il s'agit de mots comme *Adam's apple*, *ankle*, *cell*, *hamstring*, *cerebellum*, etc. Les 16 mots anglais restant, soit 14 % du corpus des mots anglais, ne sont pas traduits. Ce sont des mots comme *collarbone*, *eyeball*, *funny bone*, *patella*, *snot*, *zit*, etc.

Ce double lexique disponible, avec 41 % des mots français du corpus traduits en anglais, et 86 % des mots anglais traduits en français, est l'équivalent, dans la langue, du doublet discursif *trail*-*piste* commenté plus tôt.

Voyons maintenant comment la pratique langagière de la traduction partielle, notamment sous forme d'interférence hybride, se retrouve dans le lexique disponible, et quelle en est son importance quantitative.

En fait, nous avons dit que sur les 143 anglicismes du corpus, 115 sont des mots anglais (80,5 %) et 28 des hybrides (19,5 %). Il faut aussi vérifier si les hybrides sont traduits ou pas dans le corpus, comme nous l'avons fait précédemment pour les mots anglais.

Sur les 28 hybrides, 19 sont traduits en français dans le corpus, soit 68 % d'entre eux. Ce sont des mots comme *cellule blanche, *cellule rouge ou *gomme (l'astérisque indique une forme non attestée dans la langue étudiée).

Sur les 28 hybrides, 9 ne sont pas traduits, soit 32 % du corpus des hybrides. Ce sont des mots comme *balle du pied, *cavité, *patelle, etc.

Mais, traduits ou pas, les hybrides comportent en eux-mêmes une traduction en mouvement. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, le processus de traduction partielle de l'interférence opère sur le signifiant ou le signifié, ou sur des fragments de l'un ou de l'autre. Le résultat en est une forme hybride morphologiquement ou sémantiquement, ou les deux à la fois. Dans le corpus du champ lexical n° 1, «les parties du corps», tout comme dans les quinze autres, figurent des exemples de traduction partielle, similaires au «laisser son empreinte» du récit de Gabrielle Roy.

Dans le cas d'un hybride sémantique, comme *gomme pour gencive, la traduction entamée s'est interrompue sur un mot similaire au mot anglais *gum*, mais de sens différent. Il en est exactement de même pour le mot *palme, au sens de «paume» (de la main), de l'anglais *palm*, ou le mot *branchie, au sens de «bronche», de l'anglais *bronchi*.

L'hybridation causée par la traduction partielle, se retrouve dans les mots composés. Dans les exemples, *cellule blanche et *cellule rouge, signifiant en français «globule blanc» et «globule rouge», sont traduits de l'anglais *white cell* et *red cell*. Alors que les adjectifs de couleur sont traduits avec succès, le nom *cell* suscite le rappel de son paronyme «cellule» de la mémoire formelle, mais pas de la mémoire cognitive. Et, malheureusement, «cellule» ne signifie pas «globule». Ici, il s'agit d'hybridation sémantique et syntagmatique.

Dans le cas de *ongle orteil (ongle de pied), de *toenail*, la traduction partielle bute sur la syntaxe, car la préposition «de» manque, même si l'ordre syntaxique du français est rétabli. C'est là une traduction mot à mot, incomplète.

Dans le cas de *patelle, il s'agit d'une traduction du mot latin *patella* employé en anglais, et qui se traduit en français par

«rotule». La traduction partielle *patelle francise le mot avec le suffixe -e, mais le résultat est un hybride sémantique, car «patelle» signifie en anglais *limpet*.

Parfois, plusieurs variantes de traduction partielle d'un même mot anglais n'aboutissent quand même pas à la forme française. C'est le cas de *cord, *cord spinale, *corde spinale et *cordon vertébral, qui tentent de traduire *spinal cord*, cité au rang 140, avec 1,8 % de disponibilité (6 locuteurs). Le français «moelle épinière» est présent au rang 189, avec 0,9 % de disponibilité (cité par 3 témoins).

Qu'en est-il donc de la proportion de la traduction partielle dans ce champ lexical? En fait, parmi les 143 anglicismes de ce champ lexical, il n'y a que 28 hybrides. Ces hybrides représentent 19,5 % des 143 anglicismes, et 7,1 % des 392 mots du champ lexical.

Passons enfin à la troisième pratique de la traduction au quotidien, *l'alternance codique*. Comment se manifeste-t-elle dans ce champ lexical? La manière de l'évaluer s'appuie sur la statistique lexicale. Il faut prendre en compte les indices lexicométriques des mots anglais figurant dans le champ lexical. À chaque mot du corpus est attaché un rang et un indice de disponibilité. Le mot le plus disponible de ce champ est le mot «nez», que 94,3 % des témoins ont cité. Il fait donc partie de la langue. Par contre, le dernier mot cité, «voûte du palais», n'a été cité que par un seul témoin. Cela lui confère un indice de 0,3 %. Le champ lexical se divise ainsi en tranches de disponibilité variable: celles des mots de forte, moyenne ou faible disponibilité, celles des mots qui se trouvent au-dessus ou au-dessous du seuil de l'aléatoire et, enfin, celle des occurrences uniques.

Les occurrences uniques ne représentent pas la langue collective. Elles sont issues du discours et de la pratique de l'alternance codique. Ces mots, cités une seule fois, ont souvent leur traduction complète ou partielle dans le champ lexical, mais certains y restent sans traduction. Même s'ils ont une traduction française dans le corpus de ce champ lexical, le fait qu'ils n'aient été cités qu'une fois les classe dans la catégorie des formes non représentatives de la langue de la collectivité, mais atteste la pratique discursive de l'alternance codique.

Quelle est donc la proportion d'alternance codique dans le corpus lexicométrique du champ lexical n° 1? Sur les 392 mots du corpus de ce champ lexical, 148 mots sont des occurrences uniques, dont 143 anglicismes, et seulement 5 mots français. Parmi les 143 anglicismes, 55 sont des occurrences uniques, soit 38 % des anglicismes. Mais la proportion qui nous intéresse est celle des anglicismes à occurrence unique par rapport à l'ensemble des mots du champ lexical. Les 55 anglicismes à occurrence unique composent 14 % des 392 mots du champ lexical. En tenant compte des rapports entre langue et discours, il y a de fortes chances pour que ces 14 % représentent le pourcentage d'alternance codique dans les conversations qui se tiennent dans le Manitoba bilingue, et dont «deux pupitres de *spare*» est un exemple.

CONCLUSION

Dans cet article sur l'impact de l'anglais ambiant sur le lexique des jeunes, nous avons ciblé trois des formes langagières de la traduction au quotidien: la traduction proprement dite, la traduction partielle et l'alternance codique. Nous les avons analysées d'un point de vue linguistique. D'abord sur le plan du discours, nous avons extrait des exemples d'un récit de Gabrielle Roy. Puis, nous avons retrouvé leurs contreparties sur le plan de la langue en explorant leurs manifestations dans un corpus lexicométrique. Mais ce que nous n'avons fait qu'entrevoir, ce sont les utilisations que peuvent en faire les écrivains bilingues sur le plan de l'écriture. La présence de mots étrangers et d'alternance codique dans le texte littéraire ouvre sur une problématique épineuse: celle de la traduction des textes multilingues.

BIBLIOGRAPHIE

- JAKOBSON, Roman (1963) *Essais de linguistique générale* (vol. 1 «Les fondations du langage»), Paris, Éditions de Minuit, 264 p. [traduction et préface de Nicolas Ruwet]
- MICHÉA, René (1950) «Vocabulaire et culture», *Les langues modernes*, vol. 44, n° 3, p. 187-192.
- _____ (1953) «Mots fréquents et mots disponibles, un aspect nouveau de la statistique du langage», *Les langues modernes*, vol. 47, n° 4, p. 338-344.

- POPLACK, Shana (1982) «Sometimes I'll start a sentence in English y termino en Español: Toward a typology of code-switching», dans AMASTAE, Jon et ELIAS-OLIVARES, Lucia (dir.) *Spanish in the United States: Sociolinguistic Aspects*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 230-263.
- RODRIGUEZ, Liliane (2006) *La langue française au Manitoba (Canada): histoire et évolution lexicométrique*, Tübingen, Niemeyer, 519 p.
- ROY, Gabrielle (1980) *La Petite Poule d'Eau*, Montréal, Stanké, 293 p.